



Journée mondiale des sciences
En présence du président de la République,
le 27 septembre 2016 au Louvre

Allocution de Catherine BRECHIGNAC

Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences

« Nul n'entre ici s'il n'est géomètre ». Que cet aphorisme ait été inscrit à l'entrée du jardin où Platon établit son Académie il y a 2400 ans, est toujours en débat, il résume néanmoins fort bien l'esprit de son école. Ce lieu célèbre pour ses rencontres intellectuelles avait pour but, non seulement de former des philosophes, mais aussi des jeunes gens appelés un jour à gouverner. Ceux-ci devaient apprendre à raisonner et comme le mentionne L. Carrau dans son introduction de l'édition française de *La République de Platon* publiée en 1880 « c'est en géométrie que les conséquences s'enchaînent aux principes avec la plus rigoureuse exactitude. » Cette noble institution verra se succéder durant trois siècles les penseurs de la Grèce antique jusqu'au jour où Sylla s'empare d'Athènes et détruit l'école.

Le concept d'académie s'endort pour ressurgir à la renaissance italienne, comme en témoigne la fresque « l'Ecole d'Athènes » peinte sur les murs du Vatican, en 1510 par Raphaël. Dans l'Italie du « Quattrocento » les sociétés savantes, où les humanistes se réunissent régulièrement, reflourissent.

Au début du XVII^e siècle, le formidable développement des sciences, les débats entre philosophie et science, la position de Galilée, ont incité les pays d'Europe à établir formellement des académies des sciences regroupant leurs plus éminents savants. C'est ainsi qu'en 1603 naît l'Accademia dei Lincei en Italie dont l'existence fut chaotique durant deux siècles, elle est suivie en 1652 par la Leopoldina en Prusse qui ne s'est longtemps réunie que par intermittence. En 1660 la Royal Society de Londres instaure la stabilité. Il ne s'agissait pas d'encadrer les savants mais de leur donner un cadre adéquat à l'exercice de leurs missions qui, outre le fait de construire le savoir, serve à l'économie du pays. Six ans plus tard naît l'Académie royale des sciences de France. Déjà dans ce siècle qui n'est pas mondialisé, loin s'en faut, le caractère universel de la science se construit par-delà les frontières.

Le XVIII^e siècle voit naître l'Académie impériale des sciences russes, dont les bases furent posées par Pierre le Grand à St-Petersbourg en 1724, puis vinrent les académies suédoise, danoise, portugaise et irlandaise. Au XIX^e les pays d'Europe poursuivent la création de leurs académies et la grande vague d'immigration aux Etats-Unis, qui engendra un essor scientifique et économique sans précédent, conduit à la fondation en 1863 de l'éminente National Academy of Sciences. Le modèle *académie des sciences*, institué en Europe se propage dans le monde entier, à Cuba, au Canada, en Nouvelle-Zélande. Au XX^e siècle, elles émergent en Amérique latine, puis en Asie : en Inde, en Chine avec la CAS créée en 1949, au Japon, en Australie, en Corée, puis se recomposent en Europe avec le nouveau paysage créé par les guerres. A la fin du XX^e et en ce début du XXI^e siècle, elles surgissent en Afrique, ce dont nous nous réjouissons tous car, depuis l'origine, la naissance des académies des sciences est en phase avec le développement scientifique et économique des pays. Je salue ici la dernière-née qui a moins d'un an : l'Académie algérienne des sciences et des technologies, dont le noyau initial des membres fondateurs a été sélectionné par un jury international, et sa présidente Malika Allab, physicienne, première femme africaine diplômée d'une thèse. De nos jours, pour tenter de répondre aux défis que posent

La journée mondiale des sciences, en présence du président de la République, le 27 septembre 2016 au Louvre



nos sociétés, les académies nationales travaillent aussi en réseaux ; internationaux tels ISCU, IAP ; régionaux comme EASAC, NASAC et thématiques comme le Groupe inter-académique pour le développement.

La mode est éphémère, la modernité va au-delà des modes. Elle dure parce qu'elle sait s'adapter. Aujourd'hui nous devons composer avec les changements profonds des sociétés, qu'avec les progrès des sciences et techniques, nous avons engendrées. Certes la science ne se légitime pas uniquement socialement ; elle se construit d'abord de manière autonome. En outre, elle n'est pas démocratique ; nul ne songerait à voter pour déterminer si un théorème est juste ou faux. Pour autant, la confrontation de ses résultats avec la société au sein même d'un espace public qui ne cesse de s'élargir n'en demeure pas moins un impératif. La parole académique ne peut se cantonner à une position exclusivement magistrale. Elle doit aussi se mesurer aux doutes, aux inquiétudes, aux incompréhensions des hommes afin de retisser le lien de confiance avec la société.

Le rôle des académies, affranchies de toute idéologie, est aussi de préserver la construction du savoir. L'irréductible singularité de la démarche scientifique ne peut se confondre avec d'autres logiques professionnelles ou sociales. L'esprit scientifique c'est celui qui explore, qui doute, qui échafaude des hypothèses mais qui les confronte à la matérialité des faits. L'esprit scientifique c'est celui qui accepte le questionnement et la délibération de ses pairs. En conséquence, c'est le rôle de nos institutions de veiller à l'intégrité d'une science qui doit se construire par-delà toutes les pressions politiques, sociales, économiques. Pas de science sans indépendance et nos Académies sont les gardiennes des valeurs de la science.

Enfin, de nos jours la pression exercée sur le politique s'est densifiée avec la médiatisation toujours plus poussée des enjeux scientifiques et technologiques. A celle-ci s'ajoute la croissance gigantesque des volumes d'informations, souvent non validées, dont la circulation en boucle dans les réseaux sociaux engendre des réactions souvent irraisonnées. Le politique subit une injonction sociétale de décider au sujet d'enjeux d'un rare degré de complexité où l'état de la connaissance reste souvent incertain. Le rôle de conseil des Académies des sciences n'a de sens que s'il rétablit le temps long nécessaire à la réflexion. Pas de confiance sans une science qui redonne du temps au temps et qui reconnaisse ainsi sa part de méconnaissances. Pas de confiance en la science si celle-ci ne parle pas à tous les hommes.

Catherine Bréchnignac